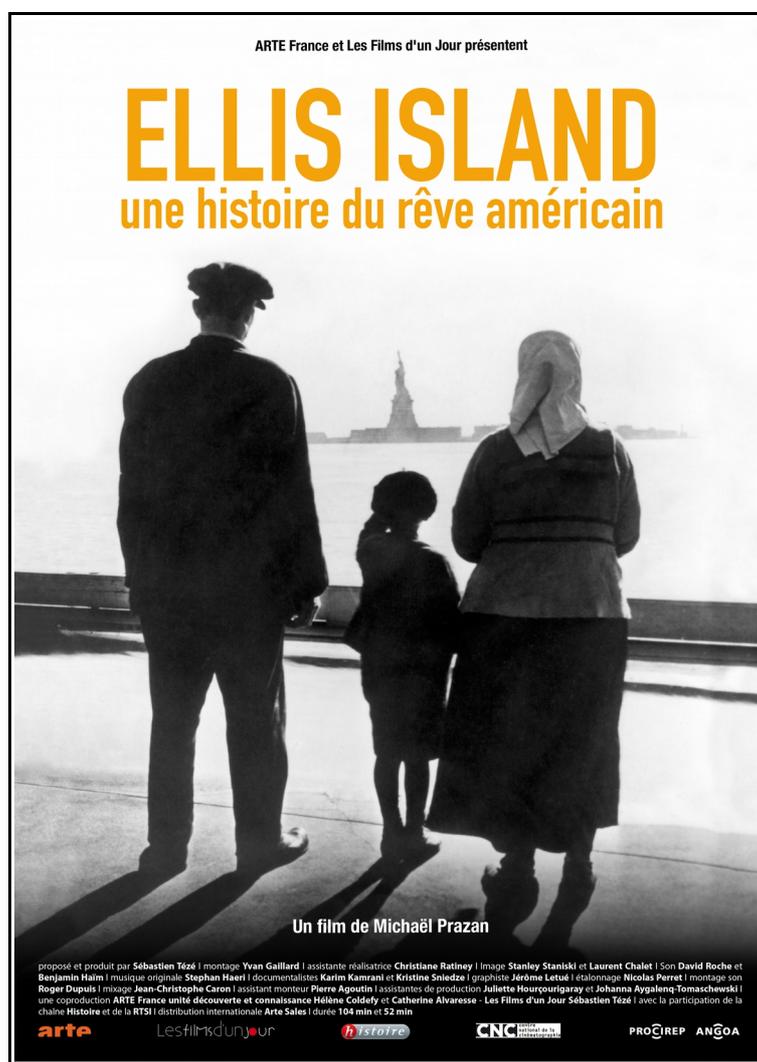


Synthèse de documents - « The American dream »

Document 1 - M. Prazan, Ellis Island, Une histoire du rêve américain, 2014



Document 2 - Morgane Jourden, « Rêve américain, Rêve d'Amérique : une introduction », 2010

Le Rêve Américain est protéiforme et se décline dans de très nombreuses versions au gré des soubresauts de l'Histoire.

Pour les Pères Pèlerins, des Puritains venus se réfugier de l'autre côté de l'Atlantique, l'Amérique sera la terre sacrée où ils pourront accomplir l'œuvre de Dieu sur terre et construire la Cité sur la Colline, cette fameuse Cité qu'évoque, dans un sermon désormais classique, John Winthrop : « For wee must consider that wee shall be as a citty upon a hill. The eyes of all people are uppon us » (1838, 47).

Pour les Pères Fondateurs* de la nation américaine qui couchent par écrit les attentes et les espoirs qui les habitent dans La Déclaration d'Indépendance de 1776, La Constitution de 1787 et le Bill of Rights de 1791, comme pour les Utopistes du XVIIIème et du XIXème siècles, Fourieristes, Owenistes ou Socialistes Utopiques, le Nouveau Monde sera le berceau d'une nouvelle société inspirée des principes mêmes des Lumières. Liberté et droit au bonheur ! Deux maîtres-mots qui reviendront sans cesse dans le libellé des actes fondateurs de la nouvelle république et dans les textes qui accompagnent l'avènement de ces micro-sociétés qui voient le jour outre-Atlantique, ne serait-ce que de façon éphémère.

L'Amérique, bénie des Dieux, se veut le lieu de tous les possibles, loin des féodalités, des persécutions et des affrontements de la vieille Europe. L'individu y est censé n'être plus tributaire de ses origines, mais jugé et récompensé à l'aune de ses capacités et de son labeur dans une société bâtie sur la reconnaissance de l'individu et du travail. [...]

Egalité des chances, liberté d'initiative, telles sont donc les deux traits essentiels censés distinguer l'Amérique de la vieille Europe. Les images abondent, au cours des deux derniers siècles d'existence de l'Amérique, qui viennent incarner tour à tour ce Rêve Américain et témoigner de sa réalité : images de chercheurs d'or devenus milliardaires, de fermiers qui ont redoublé d'efforts pour faire d'un désert un petit coin de paradis, de pauvres hères partis de rien qui se retrouvent à la tête de fortunes colossales, d'entrepreneurs au sens américain du terme, qui ont bâti de véritables empires ou, dans une version moins flamboyante mais tout aussi efficace, de braves pères de famille qui ont acquis à force de sacrifices une petite maison dans une banlieue peuplée d'arbres et réussissent à envoyer leur progéniture au Collège. [...]

Rêve de richesses et de bien être matériel, Rêve de bonheur, avec pour corollaire tout un ensemble d'images d'Épinal, telles qu'elles peuplent l'imaginaire des candidats à l'immigration et celui de l'Amérique profonde : images de 'réussite sociale', de bonheur familial et de petites communautés solidaires et fraternelles. Rêve également de liberté politique et religieuse, et qui habite tous ceux qui, à l'instar des Pères Pèlerins, cherchent à échapper aux persécutions dont ils sont l'objet en Europe, Rêve enfin d'une terre vierge de toute influence, où l'Humanité est censée être à même de construire la Cité sur la Colline ou, dans une version plus laïque, échappe au cours de l'Histoire et bâtit une communauté idéale. Rêve des Puritains dans le premier cas, Rêve des Utopistes du XIX^{ème} siècle dans le second.

Si toutes ces versions du Rêve Américain peuvent être historiquement datées, il n'en reste pas moins vrai qu'elles se superposent et s'entremêlent les unes aux autres, avec toutes les images et les représentations qui leur sont associées. [...] Toutes constituent la trame d'un discours que l'Amérique n'a jamais cessé de se tenir et de tenir sur elle-même. Ce Rêve d'une terre de tous les possibles, d'une terre idyllique, ancré dans l'inconscient collectif, donnera naissance à bien des rêves, à un Rêve d'Humanité, un rêve de Fraternité et d'Innocence retrouvée. Un rêve libertaire, dans tous les sens du terme. Un Rêve empreint de nostalgie, un Rêve de fluidité et de mobilité des esprits et des corps, un Rêve d'Amérique.

* Le terme « Pères Fondateurs » ou « Founding Fathers » définit une convention de 55 membres comprenant, entre autres, George Washington, Benjamin Franklin et James Madison, réunis à Philadelphie en mai 1787 pour rédiger un document qui deviendra la constitution des États-Unis.

Document 3 - Claire Gatinois , « Le déclin du rêve américain », Le Monde du 28.02.2012

Obsolète le rêve américain ? La promesse qu'un homme de rien puisse, aux États-Unis, plus que nulle part ailleurs, nourrir les espoirs de fortune les plus délirants, n'est-il plus qu'une chimère ? Le constat cruel, presque déshonorant pour la première économie mondiale, a été dressé par les équipes mêmes du président américain, Barack Obama, mi-février. En page 177 du rapport économique annuel du président remis au Congrès figure ce qu'on appelle "la courbe de Gatsby le Magnifique". Le roman de Francis Scott Fitzgerald, peinture de la vanité bourgeoise de l'Amérique des années 1920, donne son nom à un graphique où se croisent, sur un axe horizontal, les données mesurant le degré d'inégalité des revenus et, à la verticale, le lien entre le revenu du père et celui de ses descendants, baromètre de la mobilité sociale.

Que nous dit cette courbe ? Quel que soit l'angle sous lequel on l'observe, les États-Unis sont les plus mauvais. Les inégalités de richesses se mêlent à un immobilisme social que l'on pensait réservé à la Vieille Europe. L'Amérique de Paris Hilton se range ainsi loin derrière les pays nordiques, mais aussi derrière la France, la Nouvelle-Zélande, le Japon et le Royaume-Uni...

L'ampleur et la distorsion des richesses outre-Atlantique ont déjà été démontrées par les travaux de l'économiste et historien français Thomas Piketty. Mais aborder cette question avec un Américain et il vous sera répondu que "les riches sont riches parce qu'ils le méritent". Que l'idée quasi communiste qui consisterait à prendre aux fortunés pour donner aux plus démunis n'est pas une juste récompense du talent. A force de pugnacité, un citoyen américain ne doit-il pas un jour ou l'autre être en mesure d'atteindre le haut de la pile ? "No pain, no gain", entend-on. La "courbe de Gatsby le Magnifique" offre un démenti cinglant à cette théorie. Et aux États-Unis comme ailleurs le "talent" se résume bien souvent à hériter.

Le système éducatif américain, autrefois considéré comme le meilleur "égalisateur de société", est partie

responsable. Une étude récente du Michigan, citée par le New York Times, révèle que l'écart de performances entre les étudiants riches et pauvres a bondi de 50 % depuis les années 1980. Plus que la race, la richesse fait aujourd'hui la différence à l'école.

Et ensuite ? L'espoir de la bonne fortune d'un ouvrier américain s'amointrit aussi. La crise et le chômage qui tendent l'un comme l'autre à comprimer les salaires n'expliquent pas tout. Car en page 65 du même rapport figure "l'autre graphique le plus commenté" par les experts : une courbe démontrant que, depuis les années 2000, le travail d'un Américain est de plus en plus mal rétribué alors que les entreprises amassent de plus en plus de bénéfices.

Document 4 - D. Manotti, Le rêve de Madoff, éd. Allia, 2013

Dans un bref texte intitulé Le Rêve de Madoff, D. Manotti propose une autobiographie fictive de l'homme d'affaires américain impliqué dans une vaste escroquerie financière.

Aujourd'hui, je dois faire un effort pour me souvenir du maelström d'optimisme qu'a déclenché Reagan aux États-Unis en 1980. Surtout quand j'ouvre les yeux, et que je vois le jardin au cordeau, sa pelouse rase et son arbre en boule. Nous vivons une autre époque.

Reagan s'adressait à tous les citoyens américains avec simplicité et vitalité. A chaque discours, l'acteur de Western atteignait, sans ruse et sans détours, les racines de l'âme américaine elle-même.

Il disait aux Américains : oubliez la défaite subie au Vietnam. Une défaite qu'ils ressassaient tous avec amertume depuis cinq ans. C'était leur première vraie défaite, incontestable. Elle avait pris les allures d'une déroute honteuse, sans appel, devant un peuple misérable, jaune et communiste. Maintenant Reagan disait : vous n'avez pas été vaincus, vous le peuple américain, les soldats américains. L'Amérique n'a pas été vaincue. Les responsables de la défaite sont le gouvernement trop puissant qui a saboté la guerre, et la bureaucratie remplie d'incapables, qui envahit tous les échelons de la nation et écrase les initiatives des individus. Ce sont eux les responsables de la défaite, ce sont eux les vaincus. Brisons les entraves, libérons le héros qui sommeille en chaque Américain, et nous retrouverons le chemin de la victoire. Écoutez-moi, croyez-moi : *America is back*. Cela faisait des années que le peuple américain attendait qu'on lui dise ces mots, exactement ces mots-là.

Puis Reagan se tournait vers les hommes d'affaire, les industriels, les financiers, et leur disait : Allez-y. Faites des affaires, inventez, créez, tuez, retrouvez l'élan de vos père. Il n'existe qu'une seule loi, celle du marché. Nous supprimons tous les contrôles qui sont de véritables freins à la liberté d'entreprendre, et que le meilleur gagne.

Nous nous reconnaissons dans ce langage. Reagan était notre homme. Aucun d'entre nous ne pouvait imaginer de se retirer des affaires à ce moment-là. Nous étions comme une volée de gamins qu'on lâche dans la cour de récréation sans aucune surveillance. Explosion de joie et de testostérone. Nous nous sommes rués sur les marchés, et ce fut un feu d'artifice. L'argent affluait, les occasions de profits rapides semblaient infinies. L'économie nouvelle grandissait à une vitesse exponentielle et à l'aveugle. Personne ne savait ce que serait le lendemain. cela nous laissait une liberté absolue. [...]

Évidemment, dans un tel flot de prospérité, il y a eu quelques couacs, des échecs, des pots cassés, des victimes. Il en faut bien. Les marchés sont impitoyables, et le jeu qu'on y joue n'est pas à sommes nulles. Il y a des gagnants et des perdants. La fin de la décennie Reagan a vu l'effondrement des caisses d'épargne américaines. Il y avait près de 3000 caisses indépendantes à travers tout le pays, environ la moitié d'entre elles a fait faillite pour avoir prêté imprudemment. Mais pas seulement. Faillites frauduleuses a dit la justice. Disons que les propriétaires et les gestionnaires ont joué avec les fonds, et ont parfois perdu. Malheur aux perdants. Plus de 1000 d'entre eux se sont retrouvés devant les tribunaux. Évidemment, cela a entraîné, pour un temps et dans des conditions chaotiques, la fin du rêve d'accession à la propriété pour des millions d'Américains. Mais on n'y peut rien. Ce sont les aléas des marchés. Pour ma part, j'ai soigneusement tenu ma clientèle à l'écart de ces opérations que je savais douteuses. Cette fois-là il y a eu beaucoup de petits perdants. Mais les Américains sont courageux. Ils savent rebondir. Je leur fais confiance pour ça. Comme Reagan avait pris soin, en supprimant les contrôles sur la gestion des caisses, de maintenir la garantie de l'État vis-à-vis des grandes banques en cas de faillite, les contribuables ont payé la note de la faillite des caisses d'épargne. Il n'y a pas eu de gros perdants, et les répercussions de ce naufrage sur la conjoncture économique ont donc été limités.